

Les troisièmes mi-temps au rugby féminin : des consommations d'alcool et des festivités contenues

Yannick Le Hénaff, Julien Fuchs, Alain Vilbrod

► To cite this version:

Yannick Le Hénaff, Julien Fuchs, Alain Vilbrod. Les troisièmes mi-temps au rugby féminin : des consommations d'alcool et des festivités contenues. Marie Choquet. Les Cahiers de l'IREB, Institut de Recherches Scientifiques sur les Boissons, pp.167-170, 2013, Les Cahiers de l'IREB, n° 21. hal-00921014

HAL Id: hal-00921014

<https://hal.univ-brest.fr/hal-00921014>

Submitted on 19 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES TROISIÈMES MI-TEMPS AU RUGBY FÉMININ : DES CONSOMMATIONS D'ALCOOL ET DES FESTIVITÉS CONTENUES

LE HENAFF YANNICK*, FUCHS JULIEN**, VILBROD ALAIN***

*Laboratoire DYSOLA, Université de Rouen, **Laboratoire CRBC, Université de Bretagne Occidentale, ***Laboratoire ARS, Université de Bretagne Occidentale.

Summary

Notre travail porte sur ce qui apparaît comme une double transgression de genre : les troisièmes mi-temps au rugby féminin. Transgression car il s'agit là d'un sport socialement construit comme masculin, mais également car l'alcoolisation, surtout massive, est considérée comme une pratique virile. Basée sur des entretiens et des observations en situation, cette enquête s'intéresse à ces festivités en analysant les conduites de ces femmes, dont les consommations d'alcool, dans les différents espaces de ces fêtes. Si la dimension carnavalesque est fortement investie, suspendant en apparence les normes, celles-ci n'en restent pas moins présentes, sous une forme reconfigurée. Nous montrons alors le caractère situé des « déviances » (au sens Interactionniste du terme), selon les espaces, et surtout selon les inter-actants et leur sexe (et notamment la présence ou non des hommes), tout en rappelant qu'il n'existe pas de modèle consensuel d'être rugbywoman.

Mots clefs

Alcool ; femmes : rugby ; troisième mi-temps

INTRODUCTION

Les travaux sociologiques portant sur la pratique du rugby ou sur les consommations d'alcool mettent en exergue leur caractère genré (Beck, 2006 ; Holloway et al., 2009 ; Leblanc, 2006 ; Saouter, 1995), construisant la troisième mi-temps chez les rugbywomen comme une double transgression, dont nous souhaitons ici rendre compte. Qu'il s'agisse de la pratique du rugby (Pringle, Pirkko, 2005) ou de l'ivresse (Day *et al.*, 2004), ces femmes subissent un procès de virilisation, les invitant à négocier leurs manières d'être. Cet aspect est d'autant plus intéressant ici que les recherches sur les consommations d'alcool chez les femmes demeurent peu nombreuses. Nous nous sommes ainsi attachés, tout en démythifiant le caractère apologétique de ces temps extra-sportifs, à préciser les normes qui les régissent, sous leurs aspects débridés et exaltés, et en particulier quant à l'usage de l'alcool. Nous cherchons ainsi à montrer que sous l'apparente dérégulation festive s'immiscent des normes définissant ce qu'il est convenu de faire selon les espaces et surtout selon les publics, et en particulier selon la présence ou non des hommes. Notre travail s'inscrit en cela dans une approche située de la transgression (Goffman, 1975 ; Becker, 1985).

Dans une démarche pragmatique, nous avons tenté d'analyser précisément le travail d'identification qu'opèrent ces actrices pour désigner leurs conduites en matière de consommation d'alcool. Leur réflexivité alimente la recherche, postulant que pour agir, chacun d'entre nous doit mobiliser un univers de significations : en d'autres termes, dire ce que l'on pense de l'alcool et expliquer comment l'on boit renvoient à des univers symboliques que nous avons tenté de faire émerger. Le corpus d'enquête comporte une dizaine d'entretiens, réalisés avec des joueuses de l'Ouest de la France, ainsi que deux séquences d'observation : l'une lors d'une troisième mi-temps à « domicile », l'autre à l'« extérieur ».

UNE RITUALISATION IMPORTANTE

Afin de ne pas assimiler une identité rugby – qui est en fait une réalité mouvante – à certaines consommations d'alcool, et d'y lire un rapport spécifique, il est nécessaire de les mettre en relation avec des pratiques collectives, inscrites dans un contexte et un réseau de sociabilité, celui des troisième mi-temps. Ces consommations ne prennent en effet sens que dans un contexte particulier. Ces festivités se composent de séquences successives et identiques d'un week-end à l'autre : du clubhouse, où le buffet est servi par le club qui reçoit, au O'Kallagan's¹, pour terminer au Texas ou au Pym's. Les comportements et les consommations, propres à chaque lieu, se reproduisent, sauf en cas de match « à l'extérieur », impliquant un voyage de plusieurs heures en car. Pour ces joueuses, la troisième mi-temps débute d'ailleurs et *réellement* lors du retour en car. Le buffet pris en commun avec leurs adversaires n'est considéré que comme une tradition rugbyistique. Un indicateur est à ce titre intéressant : l'alcool n'y est pas systématiquement proposé, contrairement aux différents espaces qui vont se succéder par la suite.

Cette ritualisation est renforcée par une volonté affirmée de mise en scène festive chez la plupart de ces femmes, en particulier lors des déplacements. Chants, concours de déguisement, invitations à boire ou à se dénuder (en montrant ses fesses ou plus au groupe ou aux automobilistes) ponctuent et surtout rythment ces trajets marqués par l'entre-soi. Ces situations, tout en construisant l'identité, entretiennent un temps carnavalesque, propice à la transgression ; qu'elle soit l'expression de la « culture rugby » pour certaines, ou synonyme de bravade chez d'autres (Goffman, 1975).

Cet empressement à faire vivre la troisième mi-temps témoigne vraisemblablement du fait qu'elle n'ait rien d'évident pour des femmes arrivant sur le tard à la pratique (Joncheray, Tlili, 2010). Il participe également à leur imprégnation de comportements potentiellement vécus comme hors normes, en particulier quand il s'agit de s'exhiber ou de boire ostensiblement. La participation du plus grand nombre est alors facilitée par le concours des plus aguerries, qui mènent la danse, et sont les premières à chanter, boire et se dénuder. Le caractère affiché comme rituel de ces actes, ainsi que la nécessité de « jouer le jeu », encouragent ces comportements, y compris chez les impétrantes. Pour pousser à la consommation, un refrain est parfois sollicité, « à chaque chanson, bois, bois », le verre levé montrant ce qui sera ingurgité, entonné précisément par celles qui boivent déjà le plus. Les plus réticentes « joueront le jeu » (*dixit*), remplissant toutefois à peine leur verre, et parfois même d'une boisson non alcoolisée. Il s'agira alors davantage de participer. La troisième mi-temps tient ainsi lieu d'apprentissage de ces « transgressions », bien que l'adhésion ne soit pas toujours totale ou immédiate. Certaines jeunes femmes, initialement amatrices tempérantes d'alcool deviennent ainsi plus coutumières du fait, et principalement dans l'entre-soi sportif.

DES LIEUX PLUS OU MOINS INVESTIS

Les différents lieux dans lesquels se déroule la troisième mi-temps découvrent des enjeux territoriaux et identitaires, comme en témoigne l'usage courant des pronoms possessifs pour les désigner. Au O'Kallagan's, « leur » bar, elles disposent ainsi de « leur » cocktail, le « menestra », qui vient sceller la conquête du lieu. S'approprier les espaces, symboliquement ou non, permet d'en restreindre l'entrée, et de se constituer un entre-soi protecteur, hors de portée du regard extérieur (Theberge, 1995). Les trajets en car, malgré leur longueur – jusque 7 heures – sont ainsi largement plébiscités. C'est en effet le seul moment où ces joueuses se retrouvent entre elles ou presque. Les entraîneurs et les conducteurs, tous des hommes, préservent cet entre-soi par leur position : ils s'installent à l'avant, loin du tumulte. Les joueuses elles-mêmes sont réticentes à ce que d'autres hommes puissent les accompagner en dehors de leur encadrement.

C'est d'ailleurs dans cet espace clos que se déroulent les transgressions les plus importantes, en particulier les exhibitions. Si celles-ci diminuent, au moins pour le dénudement, au O'Kallagan's, largement fréquenté par des rugbyemen, elles ne disparaissent pas complètement, contrairement à ce qui se passe généralement au Texas ou au Pym's. Dans le premier bar, « leur » bar, les exhibitions sont moins importantes, mais la consommation d'alcool est à l'inverse plus ostentatoire, sous l'impulsion des hommes le plus souvent. Ce n'est donc pas seulement la présence de ceux-ci qui limitent ces comportements, ce sont également leurs statuts ainsi que la lecture que les femmes font de ces situations (Kaufmann, 1995). En ce sens, ce sont donc les lieux et les publics qui définissent la transgression, et non l'acte lui-même (Becker, 1985). Toutefois, et malgré l'apparente homogénéité du groupe, des tensions peuvent survenir à ce sujet, en particulier sur les limites à imposer. L'exposition du corps, acceptée dans l'entre-soi de sexe, tolérée dans l'entre-soi sportif, est davantage contestée dans les espaces les plus ouverts, où elles côtoient un public profane, comme en discothèque.

¹ Afin de conserver l'anonymat de ces enquêtées, les noms d'établissement, les villes ainsi que les prénoms ont été modifiés.

UNE ALCOOLISATION RÉGULÉE

La régulation des conduites va de pair avec le contrôle de sa consommation d'alcool, ces femmes établissant un lien fort entre surconsommation et risque : celui de perdre la *face* (Goffman, 1974). Les discours font implicitement référence à une manière de bien boire qui s'oppose en partie à celle « *des gars* ». En même temps que les hommes font leur apparition dans ces festivités, intervient la volonté de maîtriser sa conduite, dans un dosage délicat de l'alcoolisation. Il s'agit ainsi de « bénéficier » de la désinhibition tout en maintenant un certain contrôle de soi. Soit, dans une lecture éliassienne, de produire des comportements de « décivilisation bien civilisés ». Se tenir ne consiste pas seulement à ne pas montrer les signes de l'ivresse – comportement largement admis – mais à ne pas dépasser certaines limites, soit ne « *plus savoir ce que tu fais* » (joueuse).

« Mais... de là, à plus savoir ce que tu fais... et puis, t'as des gars autour... si tu fais la débile, tu vas emballer un, ça va faire des histoires de fous. Moi, je sais, quand je suis trop bourrée, je sais plus ce que je fais. C'est même pas une question de que emballer. C'est juste, tu te retrouves à discuter dehors, parce que moi quand je suis bourrée, c'est agninan. Tu discutes avec un des gars, dehors, sur le trottoir, après ça va être : machin est sorti avec machin » (joueuse).

L'homme est ainsi perçu comme une menace sexuelle. Mais il représente aussi la figure du contrôleur social, voire de l'entrepreneur de la morale, celui qui a le pouvoir (supposé) de jeter le discrédit sur la joueuse, en condamnant certaines de ces conduites : « *les gars, ils discutent entre eux, t'as vite fait de te faire une réputation* ». Le spectre de la réputation est ainsi au centre des préoccupations, invitant à un travail de figuration préventive. Cet autocontrôle est prolongé par un contrôle collectif, les jeunes femmes les plus enivrées étant particulièrement surveillées. Contrairement à ce que met en avant Ettorre (1997) ou Plant (1997), l'étiquetage ne s'applique pas aux conduites d'alcoolisation, mais à ses potentielles conséquences (« *se met[tre] à poil* » ou « *emballer un gros thon* »), susceptibles d'entacher durablement une image.

Si la joueuse est vigilante à sa propre *face*, ses coéquipières pourront également exercer une surveillance diffuse, lui rappelant parfois les normes à ne pas dépasser dans la situation, surtout en présence des hommes. Une règle tacite a d'ailleurs été actée pour limiter les consommations, et surtout les alcoolisations excessives et les comportements qui pourraient en résulter : les alcools forts sont par exemple prohibés dans le car. La consommation se doit ainsi d'être visible, ostentatoire, sans jamais engendrer une perte de contrôle trop importante. Entre les revendications du groupe à « faire » la troisième mi-temps, à se définir comme « buveuse », et les observations effectuées, un décalage est ainsi visible, laissant percevoir l'exagération des festivités. Et cela, alors que cette consommation d'alcool est également un enjeu vis-à-vis de ces hommes : celui de leur tenir tête dans un espace social où leur présence ne va pas de soi (Saouter, 1995).

« Nous, on aime bien rejoindre les mecs parce qu'on aime bien les coucher quand même ! On est pas des tapettes, et on se fout à poil parce que, voilà, on est comme eux, tu vois ! [...] Faut qu'on montre de quoi on est capable » (joueuse).

Ici, la consommation d'alcool est tout à la fois une instance de jeu et de rivalité, dans laquelle il s'agit de participer sans jamais se mettre trop en danger. La logique du défi exige le développement de stratégies où le simulacre est de mise pour donner le change ; soit une forme de parade acceptée. Elles ont la possibilité de refuser de s'alcooliser, ce qui est beaucoup plus difficile pour les hommes. À ce titre, il est intéressant de noter que si les jeux à boire sont relativement rares dans l'entre-soi, ces femmes s'y plient quand les rugbyemen sont présents. Ce sont d'ailleurs eux qui en sont à l'initiative.

Nous avons ainsi pu montrer que les manières de faire la troisième mi-temps ne sont pas exemptes de normes, même si les logiques de groupe peuvent être propices à l'accomplissement d'actes déviants, interprétés différemment selon les espaces sociaux qu'ils traversent. Ces temps extra-sportifs apparaissent alors moins comme un débridement que comme une apparence de débridement, dans lequel les normes sont déplacées, et non éradiquées.

Références

- Beck F., Legleye S., Peretti G. L'alcool donne-t-il un genre ?. *Travail, genre et sociétés* 2006, vol. 15, p.139-160.
Becker H.S. *Outsiders*. Paris, Métailié 1985.
Day, K., Gough, B., McFadden, M. "Warning! Alcohol can seriously damage your feminine health": A discourse analysis of recent British newspaper coverage of women and drinking. *Feminist Media Studies* 2004, vol. 4, n°2, p.165–183.
Ettore E. *Women and alcohol: a private pleasure or a public problem?*. London, The Women's Press 1997.
Goffman E. *Les rites d'interaction*. Paris, Editions de Minuit 1974.

- Goffman E. *Stigmate, les usages sociaux du handicap*. Paris, Editions de Minuit 1975.
- Holloway S.L., Valentine G., Jayne M. Masculinities, femininities and the geographies of public and private drinking landscapes. *Geoforum* 2009, vol. 40, n°6, p.821-831.
- Joncheray H., Tlili H. Joueuse de rugby de première division, une activité dangereuse ?. *STAPS* 2010, vol.90, n°4, p.37-47.
- Kaufmann J.C. *Corps de femmes, regards d'hommes*. Paris, Nathan 1995.
- Leblanc R.G. A corps perdus : la gestion des identités sportives, sociales et sexuelles des rugbymen gays. *Corps* 2007, vol.1, p.49-53.
- Masse B. Rites scolaires et rites festifs : les « manières de boire » dans les grandes écoles. *Sociétés Contemporaines* 2002, vol. 47, p.101-129.
- Plant M. Women and alcohol: Contemporary and historical perspectives. London: Free Association Books 1997.
- Pringle R., Pirkko M. No pain is sane after all: A Foucauldian analysis of masculinities and men's experiences in rugby. *Sociology of sport journal* 2005, vol.22, n°4, p. 472-497.
- Saouter A. La maman et la putain. Les hommes, les femmes et le rugby. *Terrain*, 1995, vol. 25, p.13-24.
- Theberge N. Gender, sport, and the construction of community: a case study from Women's ice hockey. *Sociology of Sport Journal* 1995, vol. 12, p.389-402.